

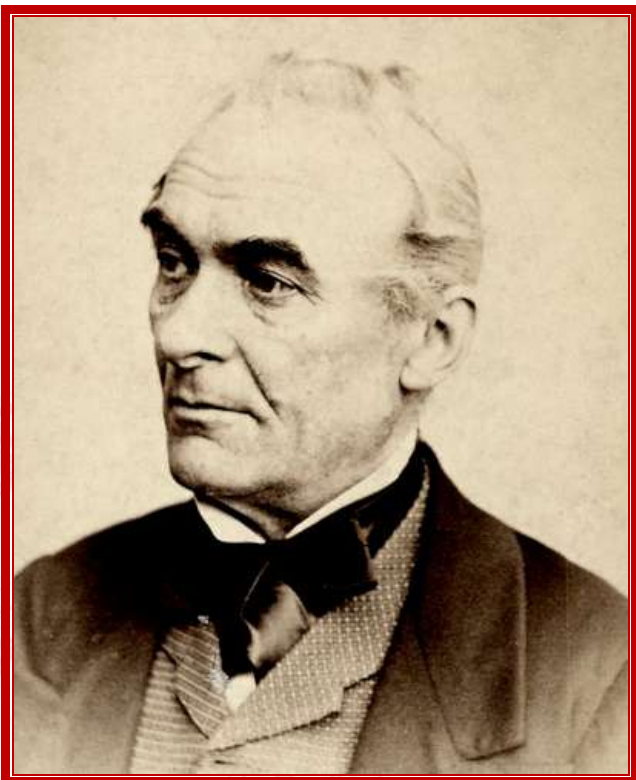


Prosper MÉRIMÉE

Théâtre-documentation

Une Femme est un
diable
ou la tentation de Saint-
Antoine





Prosper MÉRIMÉE

1803-1870





**Une Femme est un
diable
ou la tentation de Saint-
Antoine**

UNE FEMME EST UN DIABLE

Comédie en un acte.

Éditée dans *Le Théâtre de Clara Gazul*, comédienne espagnole, 1830.

Personnages

FRAY ANTONIO, *inquisiteur*

FRAY RAFAEL, *inquisiteur*

FRAY DOMINGO, *inquisiteur*

MARIQUITA

FAMILIERS *de l'Inquisition*

La scène est à Grenade.





LE PROLOGUE

Mesdames et messieurs,

L'auteur de la comédie que vous allez juger a pris la liberté de sortir de la route battue. Il a mis en scène, pour la première fois, certains personnages, que nos nourrices et nos bonnes nous apprennent à révéler. Bien des gens pourront être scandalisés de cette audace, qu'ils appelleront sacrilège ; mais traduire sur le théâtre les ministres cruels d'un Dieu de clémence, ce n'est pas attaquer notre sainte religion. Les fautes de ses interprètes ne peuvent pas plus altérer son éclat, qu'une goutte d'encre le cristal du Guadalquivir. Les Espagnols émancipés ont appris à distinguer la vraie dévotion de l'hypocrisie.

C'est eux que l'auteur prend pour juges, sûre qu'ils ne verront qu'une plaisanterie, là où le bon Torquemada aurait vu la matière d'un autodafé, avec force san-benitos.

Scène première

Une salle de l'Inquisition à Grenade.

À droite, trois sièges (celui du milieu plus élevé) sur une estrade tendue en noir. Dans le fond, on aperçoit très confusément quelques instruments de torture. Au bas de l'estrade est une table avec une chaise pour le greffier. Le théâtre n'est éclairé que faiblement.

RAFAEL, DOMINGO, en grand costume d'inquisiteurs

RAFAEL.

Seigneur Domingo, je vous le répète, c'est une injustice criante. Il y a dix sept ans que je suis inquisiteur à Grenade. J'ai fait brûler vingt hérétiques par an, et c'est ainsi que monseigneur le grand inquisiteur reconnaît mes services ! Me donner pour supérieur un jeune homme imberbe !

DOMINGO.

Voilà qui est affreux, et pour ma part j'en aurais autant à vous dire. Savez-vous ce que cela prouve ? c'est que monseigneur le grand inquisiteur n'est qu'un sot.

RAFAEL.

Nous le savions ; mais pour injuste et pour fanatique, je ne le connaissais pas encore.

PROSPER MÉRIMÉE

DOMINGO.

Enfin qu'a-t-il de si grave à nous reprocher ?

RAFAEL.

Quant à moi, je sais ce qui m'a fait du tort dans son esprit. Une misère ! L'histoire de cette juive que j'ai convertie, et qui s'est avisée tout d'un coup de devenir mère, a fait du bruit dans le monde. Mais après tout, y a-t-il là-dedans quelque chose de si extraordinaire ?

DOMINGO.

De plus, il nous accuse, m'a-t-on dit, de n'être pas chrétiens.

RAFAEL.

Est-il donc si nécessaire d'être chrétien pour être inquisiteur ?

DOMINGO.

Malgré votre conversion et ses suites, je suis encore plus mal noté que vous sur ses tablettes.

RAFAEL.

Vous y figurez donc comme athée ?

DOMINGO.

Non, plût au ciel ! mais mon coquin de frère servent, qui fait ma chambre, lui a porté une cuisse de poulet qui s'y trouvait... je ne sais comment, et dans le carême, s'il vous plaît !

RAFAEL.

Par le corps du Christ ! voilà une fâcheuse affaire !

DOMINGO.

Ce qu'il y a de pis, c'est que ce nouvel inquisiteur qu'il nous a envoyé pour présider ce tribunal est un démon qui doit nous espionner. Ajoutez à cela que le drôle est de bonne foi.

RAFAEL.

Bon ! pouvez-vous le croire ?

DOMINGO.

Ou je me trompe fort, ou c'est un véritable Loyola. On dit qu'il en

UNE FEMME EST UN DIABLE

est à ne pouvoir distinguer une femme d'un homme ; oh ! c'est un saint.

RAFAEL.

Hélas !

DOMINGO.

Hélas !

RAFAEL.

Sacrebleu ! est-ce ainsi que l'on paie nos services ! Je suis aujourd'hui d'une humeur affreuse ; plût au ciel que je fusse Turc ! – Malheur à ceux que nous allons juger ! il me faut quelqu'un pour passer ma mauvaise humeur. Au feu ! au feu ! et puis au feu ! voilà mon dernier mot.

DOMINGO.

Amen ! c'est aujourd'hui samedi, et c'est mon usage de condamner ce jour-là ; le lundi j'absous. De cette façon, s'il y a des quiproquos, si les innocents tombent le mauvais jour, la faute en est au bon Dieu. à Mais, propos, dites-moi, qu'est devenue votre juive ?

RAFAEL.

Elle est à la Maternité, la petite sottie...

DOMINGO.

Sottie en effet !

À part.

Et tu crois l'y avoir envoyée, pauvre niais !

RAFAEL.

Que grommelez-vous entre vos dents ?

DOMINGO.

Moi ? je jurais après cet imbécile de grand-inquisiteur.

RAFAEL.

Que le diable l'emporte !

PROSPER MÉRIMÉE

DOMINGO.

Chut ! Il y a un écho ici. – Au large ! voici notre saint.

*Ils se séparent et se mettent à lire leur bréviaire, chacun d'un côté de la scène.
Entre Antonio en grand costume.*

ANTONIO.

Mes très révérends pères, nous allons aujourd'hui nous occuper d'une affaire bien importante, et pour laquelle je vois que vous vous prépariez. Nous allons procéder contre une sorcière, une femme qui a fait un pacte avec le diable, mes pères ! L'esprit de ténèbres a, dit-on, donné à cette malheureuse un pouvoir surnaturel. Mais rassurons-nous, la croix que nous portons serait une défense contre les griffes du malin, s'il pouvait pénétrer dans les murs bénis du Saint-Office.

DOMINGO.

Satan perdrait son temps ici.

ANTONIO.

Hélas ! mes pères, ne dites pas cela. La chair est faible, le vase est fragile. Pour moi, malheureux pécheur, ma seule force, c'est la connaissance de ma faiblesse. Vous, une longue vie passée dans la sainteté vous a rendus invulnérables aux tentations, moi, je suis jeune d'années et jeune d'œuvres pies. Ah ! que j'ai besoin de vos sages conseils, pour me diriger au milieu des écueils de cette vie !

RAFAEL.

Nous avons tous besoin de conseils.

DOMINGO.

mais Avertis l'un par l'autre, nous résisterons mieux aux attaques du démon.

ANTONIO.

« Seigneur ne m'exposez pas aux tentations ! » Voilà ma prière à tous les instants du jour. Il est si facile de succomber. Quelque

UNE FEMME EST UN DIABLE

vigilance que l'âme mette à se garder, l'ennemi des hommes est un serpent subtil, la plus petite brèche lui suffit, et une seule goutte de son venin peut gangrener une âme à jamais. Sans doute j'aurais déjà succombé, sans l'intercession de mon bienheureux patron, monseigneur saint Antoine.

RAFAEL, à part.

Il a quelque chose sur la conscience. Cela doit être curieux.

Haut.

À quelle tentation si puissante Dieu a-t-il permis que vous fussiez exposé ?

ANTONIO.

Il nous reste encore du temps avant la séance, et pour nous préparer à la tâche que nous devons remplir, un aveu sincère de nos fautes nous est utile. – Écoutez-moi donc, mes pères. – J'avais toujours pensé que la femme est l'instrument de damnation le plus sûr dont le malin puisse se servir. Vous partagez mon opinion, mes pères ? La rencontre d'une femme est plus dangereuse que celle d'un aspic...

DOMINGO, avec une surprise affectée.

Comment, une femme serait-elle ?...

ANTONIO.

Dès ma plus tendre enfance, je fus élevé dans un couvent, jamais je n'en étais sorti, je ne connaissais il y a six mois d'autre femme que ma mère, et plutôt au ciel que je n'en eusse jamais vu d'autres !

RAFAEL, de même.

Sainte Vierge ! vous me faites frémir !

ANTONIO.

Satan me frappa d'une maladie aiguë, qui mit mes jours en danger... je demandais à Dieu de mourir dans l'innocence... mais il ne daigna pas exaucer ma prière. – Je revins à la vie. – Les

médecins, pour achever mon rétablissement, m'ordonnèrent d'aller respirer un air plus pur dans une petite maison de campagne appartenant à notre couvent. Enhardi par la solitude du lieu, j'osai sortir des murs, et sortir seul... J'avais essayé mes forces dans la campagne, et je rentrais dans notre maison, quand tout à coup... mes yeux rencontrent devant notre porte un être qu'à ses vêtements je crois être une femme. Son apparition subite me jeta dans un trouble tel, que je n'eus pas même la présence d'esprit de fermer les yeux ; égaré, hors de moi, je restais devant elle, et son image s'enfonçait toujours plus profondément dans mon cœur. En vain je voulus fuir, mes pieds se fixaient à la terre. Semblable à un homme tourmenté du cauchemar, je voyais le danger, mais j'étais sans force, sans voix. J'étais comme le colibri sous l'influence de l'alligator. Mon sang bouillonnait...j'étais effrayé... je tremblais... et pourtant si une telle comparaison n'est pas un sacrilège... j'éprouvais cette espèce d'extase délicieuse que j'ai sentie quelquefois en priant devant notre sainte madone. – Encore quelques moments, et je serais mort à cette place... Mon âme... je la sentais près de m'abandonner... je serais mort... et mort dans le péché, si cette créature n'eût fait un pas vers moi. Ce mouvement subit rompit le charme, en redoublant ma frayeur... Je pus crier Jésus ! ce saint nom me de délia, je courus toutes mes forces sans regarder derrière moi, jusqu'à ce que, me jetant dans les bras de mon confesseur, je soulageai mon âme oppressée.

RAFAEL, avec un grand soupir.

Je m'attendais à pis.

ANTONIO.

Satan n'abandonna pas sa victime. J'avais fui, mais j'avais emporté le dard empoisonné. Hélas !... il faut l'avouer... il est encore dans

UNE FEMME EST UN DIABLE

mon sein. Jeûnes, prières, mortifications, rien ne peut arracher de ma pensée l'image de cette femme. Elle me poursuit dans mes rêves. Je la vois partout... ses grands yeux noirs... qui ressemblent aux yeux d'un jeune chat... doux et méchants à la fois... je les vois... toujours... encore maintenant je les vois.

Il cache sa tête dans ses mains.

Le dirai-je ? Souvent, au milieu de mes lectures pieuses, mon esprit n'est plus aux paroles sublimes de l'évangile ; mes yeux, ma bouche, ne lisent plus que des mots vides de sens ; – mon âme est toute entière à cette femme. – Sûrement Satan prit cette figure pour tenter mon bienheureux patron. Grand saint Antoine, donnez-moi votre courage !

RAFAEL et DOMINGO.

Le Seigneur vous soit en aide !

ANTONIO.

Amen ! – Pourquoi faut-il qu'un malheureux pécheur soit condamné à juger les autres, quand il ne sait pas lui-même si le jugement dernier ne l'enverra pas dans les flammes des prévaricateurs.

Longue pause.

Remplissons cependant notre tâche, et tout en la trouvant pénible, souvenons-nous que c'est le sort de l'homme de passer sa vie dans les tribulations.

Il monte sur l'estrade, et se place entre Rafael et Domingo.

Greffier, appelez la cause, et faites paraître l'accusée.

RAFAEL.

Quoi, vous fermez les yeux ?

ANTONIO.

Plût au ciel que je fusse aveugle ! une femme va paraître devant nous.

PROSPER MÉRIMÉE

LE GREFFIER.

Maria Valdez, accusée, paraissez devant le tribunal du Saint-Office.

Entre Mariquita voilée entre deux familiers du Saint-Office.

ANTONIO, *les yeux fermés.*

Femme, quel est votre nom ?

MARIQUITA.

On m'appelle Maria Valdez, plus souvent Mariquita. On m'a de plus surnommée LA FOLLE. Voilà mes nom, prénom et surnom.

ANTONIO, *de même.*

Votre âge ?

MARIQUITA.

C'est une question un peu scabreuse à faire à une femme, si l'on veut qu'elle dise la vérité. Cependant je suis franche ; j'ai vingt-trois ans. Si vous en doutez, regardez-moi. Ai-je l'air plus vieille ?

Elle ôte son voile.

RAFAEL et DOMINGO, *à part.*

Vive Dieu ! quelle jolie fille !

ANTONIO, *de même, à demi-voix.*

Arrière de moi, Satan, démon de la curiosité, tu ne me vaincras pas !

Haut.

Quelle est votre profession ?

MARIQUITA, *hésitant.*

Diable !... Je ne sais trop que vous dire... je chante, je danse, je joue des castagnettes, etc., etc...

ANTONIO, *de même.*

Ainsi, c'est dans ces jeux, dont, grâce au ciel, les noms mêmes me sont inconnus, que vous dissipez un temps que vous devriez donner aux larmes du repentir ?

UNE FEMME EST UN DIABLE

MARIQUITA.

Eh ! Pourquoi donc pleurer et se repentir, seigneur licencié, quand on n'a rien fait de mal ?

ANTONIO, *de même.*

Rien fait de mal ! interroge ta conscience !

MARIQUITA.

Que voulez-vous qu'elle me reproche ? J'ai bien commis quelques petites fautes, mais j'en ai eu l'absolution dimanche dernier de l'aumônier de Royal-Murcie, infanterie. – Laissez-moi aller, et ne m'effrayez pas davantage avec vos robes noires et toute votre...

ANTONIO, *de même.*

Maria Valdez, vous dites que votre conscience est pure : réfléchissez, et ne mentez point.

MARIQUITA.

Puisque je vous ai dit la vérité, vous allez me laisser sortir, j'espère ?

RAFAEL, *à Antonio.*

Mettez-la sur la voie.

ANTONIO, *de même.*

Connaissez-vous une femme nommée Juana Mendo ?

MARIQUITA.

Si je la connais ! une de mes bonnes amies !...

ANTONIO, *de même.*

Mais n'avez-vous jamais eu de querelles ?

MARIQUITA.

Non... Ah ! cependant, il y a quelques jours, elle m'a cherché noise, prétendant que je lui avais volé un amant, ce qui n'est pas vrai, monsieur le licencié. Seulement c'est parce que Manuel Torribio lui a dit que mes beaux yeux noirs étaient bien plus beaux que ses vilains yeux roux.

PROSPER MÉRIMÉE

ANTONIO, de même.

Ses yeux noirs !

Il met brusquement la main devant ses yeux.

Seigneur Rafael, de grâce, continuez un instant l'interrogatoire.

RAFAEL, après avoir parcouru des papiers, d'une voix douce.

Mariquita, n'avez-vous pas passé vendredi, 15 août dernier, devant le plant d'oliviers de Juana Mendo, en mangeant une grenade ?

MARIQUITA.

Comment puis-je m'en souvenir ?

RAFAEL.

Dites oui ou non.

MARIQUITA.

Je crois que oui.

RAFAEL, lisant.

N'avez-vous pas jeté les pépins dans son plant, en agitant en l'air une baguette de noisetier ou autre bois, ayant deux bouts...

MARIQUITA, riant.

Voudriez-vous qu'elle n'en eût qu'un ?

RAFAEL.

Songez devant qui vous êtes... Ayant deux bouts dépouillés de leur écorce ? Répondez.

MARIQUITA.

Qu'est-ce que j'en sais !

RAFAEL.

Oui ou non.

MARIQUITA.

Eh bien, oui.

RAFAEL.

N'avez-vous pas chanté une chanson impie, où il est souvent parlé d'un certain Grain d'orge ?

UNE FEMME EST UN DIABLE

MARIQUITA, *riant.*

Ah, ah, ah ! seigneur licencié, de quoi me parlez-vous ? J'ai chanté une ballade anglaise, traduite par votre servante, qui l'a apprise d'un trompette de Mackay, dans l'armée de mylord Peterborough. Elle est faite en effet sur la mort de Grain d'orge.

DOMINGO.

Qui, Grain d'orge ? Un esprit de ténèbres ?

MARIQUITA.

Ah, ah, ah ! Grain d'orge veut dire grain d'orge, et la ballade chante de quelle manière avec des grains d'orge on fait de la bière. Laissez-moi aller, et je vous la chanterai, car vous avez l'air d'un bon enfant, et vous n'êtes pas comme celui-là.

Elle montre Antonio.

ANTONIO, *les yeux fermés.*

Il est difficile de supposer qu'il n'y ait pas un sens caché sous ce mot.

MARIQUITA.

Honni soit qui mal y pense, comme il y a écrit sur le casque du capitaine O'Trigger.

ANTONIO, *de même.*

Mais, comment nous expliquerez-vous que le plant de Juana Mendo a été détruit par une inondation ?

MARIQUITA, *riant.*

L'expliquer ! non, certes. Demandez au Geyar pourquoi il s'est débordé.

ANTONIO, *de même.*

Et c'est précisément à vous que je le demande. Pourquoi lui avez-vous dit de se déborder ?

MARIQUITA.

Ah çà, sommes-nous à jeun et dans notre bon sens ? Me prenez-

PROSPER MÉRIMÉE

vous pour une sorcière ?

ANTONIO, de même.

Vous le dites.

MARIQUITA.

Merci de moi ! si vous ne me faisiez pas trembler avec votre grosse voix, vous me feriez mourir de rire.

ANTONIO, de même.

Vos rires pourront se changer en larmes. – Vous niez donc avoir jeté un sort sur les oliviers de Juana Mendo ?

MARIQUITA.

Est-ce que je sais jeter des sorts, moi ?

ANTONIO, de même.

Tous péchés peuvent s'expier. Femme, je t'adjure au nom de ton Créateur ; dis la vérité, si tu ne veux pas la mort de ton âme.

MARIQUITA.

Est-ce que, si j'étais sorcière, je ne me serais pas déjà envolée d'ici par la cheminée ?

ANTONIO, de même.

Réfléchissez et tremblez ; plus tard il ne servira de rien de vous rétracter.

RAFAEL.

Seigneur collègue, elle est obstinée, laissez-moi l'entretenir seule un instant.

DOMINGO.

Non, moi je m'en charge. Seigneur Rafael, vous oubliez que vous avez un rapport à faire...

ANTONIO, de même.

Nous ne pouvons manquer aux règlements du Saint-Office. Pour la dernière fois, Maria Valdez, êtes-vous sorcière ?

MARIQUITA.

Pour la dernière fois, non. – Est-il entêté !

UNE FEMME EST UN DIABLE

ANTONIO, de même.

Malheureuse ! Je m'en lave les mains, et ton sang ne retombera que sur toi. Le XLVIII^e article du règlement des interrogatoires porte : « que si l'accusé, ou l'accusée, persiste dans ses dénégations, et que d'ailleurs l'accusation n'est pas dénuée de preuves testimoniales ou par écrit, le président doit, en confirmation d'icelles, ordonner que l'accusé, ou l'accusée, soit mis, ou mise, à la torture. »

MARIQUITA.

À la torture ! Jésus ! Marie ! Vous allez donc me déchirer comme de la laine à carder. Seigneurs licenciés, ayez pitié d'une pauvre fille innocente. – Je vous en conjure, ne me faites pas mourir dans les tourments. Enfermez-moi plutôt dans un souterrain, privez-moi de la lumière du soleil, mais ne me tuez pas, ne me torturez pas !

RAFAEL.

Seigneur Antonio, ayez pitié de sa jeunesse !

DOMINGO.

Elle est innocente, seigneur collègue ; un peu de compassion.

ANTONIO, de même.

La règle parle. – Pedro Garcias, tortionnaire, paraissez.

L'exécuteur paraît dans le fond.

MARIQUITA.

Ah ! ne dites pas cela. Grâce, grâce ! regardez-moi au moins.

Elle s'élançe sur l'estrade, et embrasse les genoux d'Antonio.

ANTONIO, ouvrant les yeux.

Ah !

RAFAEL.

Seigneur, ayez pitié... mais... qu'avez-vous ?

ANTONIO, d'une voix tremblante.

Je te reconnais bien... tu vas donc me mener en enfer... tu

PROSPER MÉRIMÉE

dépouilles ta robe nuptiale, et je vois la peau brûlée du diable... Je suis donc en enfer... toutes les messes, saint Antoine lui-même, ne m'en retireraient pas.

Il tombe évanoui.

RAFAEL.

Il est fou !

DOMINGO, *aux familiers.*

Emportez-le dans sa cellule.

Bas à Mariquita.

Ne craignez rien, ma belle enfant, on ne vous mettra pas à la torture.

RAFAEL, *bas à Mariquita.*

N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour des personnes faites comme vous l'êtes que nous avons des chevaux.

Aux familiers.

Remmenez-la, donnez-lui une bonne chambre, mais ne la laissez parler à personne.

DOMINGO, *bas à Mariquita.*

Méfiez-vous de Rafael. Je ferai ce que je pourrai pour vous.

RAFAEL, *de même.*

Méfiez-vous de Domingo, c'est un vieil hypocrite. Mais moi je m'intéresse à vous. Adieu, ma fille.

Il lui donne une tape sur la joue.

C'est moi qui suis votre ami. Adieu.

À part en sortant.

Je t'empêcherai bien de la voir.

DOMINGO, *à part en sortant.*

Tu ne la verras pas, vieux satyre, ou j'y perdrai ma soutane.

On emmène Mariquita.



Scène II

La cellule d'Antonio. On y voit une madone peinte.

ANTONIO, seul, se promenant à grands pas

C'en est fait !... tout est fini... je suis perdu... damné !... J'aurais forniqué avec elle que je ne serais pas plus réprouvé !... Je ne puis plus prier. – D'ailleurs, à quoi bon ?... maintenant... Je ne prierai plus ! Je suis damné... tant mieux ! mais en attendant... Maria, Mariquita ! je ne veux plus penser qu'à toi ! je veux que nos deux âmes n'en fassent qu'une !

Une pause.

– Eh quoi ! je sacrifierais mon salut éternel à une femme, peut-être à un ange déchu, au tentateur ?... Trente années de prières, de mortifications seront perdues !... Si j'avais vécu dans le monde... je n'en serais pas moins damné... j'ai mené une vie misérable... pour être damné !...

Une pause.

Je la vois toujours.

Il met la main devant ses yeux. Une pause. Il s'agenouille devant la madone.

Sainte mère de Dieu, prends pitié de moi !... je suis... un... c'est elle-

même, trait pour trait... ses yeux noirs !... Ô Mariquita !

Il fait un mouvement pour saisir le tableau. Reculant avec effroi.

Dieu ! tes yeux lancent des éclairs. Tu me reproches mon sacrilège !... irai-je ?... Non, tu ne seras point témoin de mon péché. Va !

Il retourne le tableau contre la muraille. Pause.

Si rendu au monde, abjurant mes vœux... Mais pourquoi entretenir de semblables pensées ? Je quitterai cet habit, oui ; je le profane ! mais c'est à la Trappe que j'irai... on y meurt vite, dit-on, c'est ce qu'il me faut !... Je mourrai en prononçant son nom. Mais pourquoi mourir ?... pourquoi m'imposer une si rude pénitence ? Qu'ai-je fait après tout ? Ne sommes-nous pas assez malheureux ici-bas, sans que la haine et la discipline ajoutent encore à nos souffrances ?... Ne puis-je donc ?... Il y a eu des saints qui avaient des épouses, des enfants... Je veux me marier, avoir des enfants, être un bon père de famille. Tu en as menti, Satan, ce n'est pas pour cela que tu m'emporteras ! J'élèverai une famille pieuse, et cela sera aussi agréable à Dieu que la fumée de nos bûchers... Insensé, n'ai-je pas juré de renoncer au monde ? Dieu lui-même n'a-t-il pas reçu mes vœux ? et son enfer n'est-il pas brûlant pour les parjures ?

Une pause.

Je suis déjà trop coupable !... Plus de salut pour moi... Ma piété ; un seul coup d'œil de cette femme l'a déracinée... je n'ai plus la force de me retenir au bord du gouffre... eh bien ! je m'y veux élancer !... Enfer, ouvre-toi !...

Il sort en courant.



Scène III

Une chambre du palais de l'Inquisition.

MARIQUITA seule, assise sur le pied de son lit.

Pauvre Marie, où es-tu ? que deviendras-tu ? Mariquita la folle à l'inquisition ! cela me ferait rire... La pauvre folle sera pourtant brûlée... Oh ! cela fait frissonner !... cela fait tant de mal de se brûler à la chandelle, et tout son corps dans la flamme !

Pleurant.

Là ! ils veulent me brûler, moi qui suis si bonne catholique ! moi qui n'ai pas voulu épouser le caporal Hardy, seulement parce qu'il était hérétique ; et c'était un si bel homme, près de neuf pouces ! et puis si je l'avais suivi en Angleterre, le capitaine O'Trigger l'aurait fait sergent, comme il me l'avait promis, et moi j'aurais été cantinière... Ah ! que j'ai été bête ! – DAMN THEIR EYES, comme ils disaient, au diable ces cafards ! ce sont tous des libertins. Il n'y en a pas comme les moines pour peupler les Enfants-Trouvés. Peut-être que ces deux gros joufflus qui m'ont dit de belles paroles empêcheront le grand maigre de me mettre au feu ! brrrr ! ne pensons plus à cela. Le mal vient assez vite. Bah ! vive la joie ! chantons, pour nous distraire, cette chanson qu'ils prennent pour

de l'hébreu.

Elle chante.

« Ils mirent Grain d'orge sur le carreau pendant qu'ils lui préparaient de nouveaux tourments, et sitôt qu'il donnait signe de vie, ils le secouaient et le retournaient. Puis sur une flamme dévorante ils desséchèrent la moelle de ses os... » Hélas ! pauvre Grain d'orge ! comme il devait souffrir, et c'est comme cela que je souffrirai, moi. Hélas ! faut-il que je sois brûlée !

ANTONIO, entrant.

En ce monde et dans l'autre.

MARIQUITA, s'éloignant avec effroi.

Ha, déjà ! quoi, déjà !

ANTONIO.

Maria !

MARIQUITA, de même.

Seulement un quart d'heure encore !

ANTONIO.

Maria... je suis à toi... tout à toi... je ne suis plus l'inquisiteur... je suis Antonio... je veux être...

MARIQUITA, de même.

Mon bourreau ! vous êtes mon bourreau !

ANTONIO.

Non, non... pas ton bourreau... ton ami... nous ne serons qu'un corps et qu'une âme... Soyons comme Adam et Ève.

MARIQUITA, s'approchant.

Comment, mon père, vous mon amant !

ANTONIO.

Amant, amant ! oui, ton amant ! aimons-nous toujours.

MARIQUITA.

Faites-moi sortir d'ici.

UNE FEMME EST UN DIABLE

ANTONIO.

Oui, mais aime-moi d'abord.

MARIQUITA.

Nous aurons le temps ensuite. Sauvons-nous, c'est le plus pressé.

ANTONIO, *avec délire.*

Mariquita, vois-tu, j'abjure mes vœux ; je ne suis plus prêtre, je veux être ton amant... ton mari, ton amant... Nous allons nous sauver ensemble dans les déserts... nous mangerons des fruits sauvages ensemble comme les ermites...

MARIQUITA.

Bah ! il vaudrait mieux tâcher d'aller à Cadix. Il y a toujours des vaisseaux pour l'Angleterre. C'est un bon pays. On dit que les prêtres y sont mariés. Il n'y a pas d'inquisition. Le capitaine O'Trigger...

ANTONIO.

Cesse, mon épouse, ne parle pas de ces capitaines anglais... je n'aime pas à t'entendre parler d'eux.

MARIQUITA.

Déjà jaloux ? – Partons vite.

ANTONIO.

Tout à l'heure. Mais montre-moi que tu m'aimes auparavant.

MARIQUITA.

Eh bien, vite. Vous êtes bien innocent !...

ANTONIO.

Innocent ! innocent ! moi le plus grand pécheur ! un réprouvé ! un damné ! un damné ! mais je t'aime, et je renonce au paradis pour contempler tes yeux.

MARIQUITA.

Partons, partons, et puis nous ferons l'amour ensuite, comme deux tourtereaux. Tiens.

Elle l'embrasse.

PROSPER MÉRIMÉE

ANTONIO, criant.

Qu'est-ce que l'enfer quand on est heureux comme moi !

RAFAEL, entrant et se signant.

Vive Jésus ! que vois-je ?

ANTONIO.

Rafael !

RAFAEL.

Scélérat ! c'est donc ainsi que tu profanes la croix que tu portes ?

ANTONIO.

Seigneur Rafael, je ne suis plus prêtre, je suis l'époux de Mariquita... Bénissez notre mariage... mariez-nous.

Il se met à genoux.

RAFAEL.

La malédiction de Dieu sur ta tête !

ANTONIO, le prenant au collet.

Marie-moi, ou je te tue !

Ils luttent quelque temps. Antonio renverse Rafael ; celui-ci tire un poignard.

MARIQUITA.

Prends-garde à toi, l'innocent !

ANTONIO lui arrache le poignard.

Tiens, maudit !

Il le frappe.

RAFAEL.

Ha !... je suis mort ! et le diable m'attend !... Antonio, tu es plus fin... que moi... Qui l'eût dit !... Va, je te pardonne pour la ruse, et puis... parce que je ne puis pas... me venger... Adieu... je vais commander la chaudière... En attendant... jouis de ton reste... Domingo... je l'ai enfermé... j'ai écarté les surveillants... mais tu m'as prévenu... tu n'es pas si bête... que je l'avais...

ANTONIO, atterré.

Tu ne dis pas tes prières ?

UNE FEMME EST UN DIABLE

RAFAEL, riant.

Mes prières !... ha ha ha !... m'y voilà.

Il meurt.

MARIQUITA.

Je vais prendre sa robe, et nous partirons sans être reconnus.

ANTONIO.

En une heure, je suis devenu fornicateur, parjure, assassin.

MARIQUITA.

En voyant cette fin tragique, vous direz, je crois, avec nous qu'UNE FEMME EST UN DIABLE.

ANTONIO.

C'est ainsi que finit la première partie de LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. Excusez les fautes de l'auteur.

